



SPECIAL ANGLETERRE

Au début du XIX^{ème} siècle, l'Angleterre obéit encore à un système traditionnellement féodal, qui place le pouvoir aux mains d'une élite désignée par la naissance, centralisée autour d'un monarque malgré la présence de repères constitutionnels (Magna Carta, State Law et Common Law), le Royaume n'a pas de constitution.

Toutefois, la Révolution, en France, marque une réécriture de la pyramide sociale et l'Empire impose la méritocratie à l'aristocratie alors présente jusqu'en 1789. En Angleterre, pays qui se veut, au moins économiquement progressiste, la société s'avère être très clivée ; alors que la Révolution brise les ordres en France, l'Angleterre va renforcer la séparation des classes sur fonds de puritanisme moral porté par l'Anglicanisme.

La noblesse : une oligarchie médiévale

Tous les nobles sont à la tête d'un peerage (ce qui deviendra sous la Restauration, en France, une pairie). C'est une section du royaume d'Angleterre plus ou moins grande selon qu'on est duc, marquis, comte, vicomte ou baron. Cela fait d'eux des *pairs* et leur confère une responsabilité politique. C'est pourquoi ils siègent au Parlement, dans la Chambre des Lords.

Le Prince est un membre de la famille du Roi. Le noble possède un ou plusieurs titres de noblesse qui, à sa mort, seront transmis au premier héritier mâle disponible, typiquement le fils aîné. S'il n'y a pas de fils, le titre ira à un frère, un neveu, un cousin, selon l'ordre de préséance. Les aristocrates anglaises ne portent jamais de titre de noblesse pour elles-mêmes. Elles ne font que porter celui de leur mari. Elles ne peuvent pas non plus en transmettre à leurs enfants.

C'est le Roi qui peut décider de créer des titres de noblesse, à tout moment. Le troisième fils d'un baron, qui n'a pas hérité du titre de son père, pourrait donc quand même devenir baron ou même comte, si c'est la volonté du Roi. Dans ce cas, son titre de noblesse ne sera pas le même que celui de sa famille, puisque ce sera un nouveau : il sera associé à d'autres terres et d'autres privilèges. Le plus souvent, ces titres sont créés en remerciements pour des prouesses à la guerre car, comme en France, les membres de la noblesse sont traditionnellement des hommes d'armes, chargés de lever et de diriger des armées pour leur souverain.

Un en même temps : la gentry

Son vrai nom est *landed gentry*. Elle désigne les gentilhommes possédant un domaine et vivant de leurs rentes. Elle se compose de tous ceux qui dérivent de la noblesse mais qui n'ont pas hérité de titres ou encore les enfants des femmes issues de la noblesse.

Le baronnet est un titre héréditaire qui est relié à des terres sans être un titre de noblesse car un baronnet n'est pas un pair et ne siège pas au Parlement.

Le chevalier est un titre honorifique, offert par le Roi comme signe de gratitude. Il n'y a aucune terre attachée à ce titre. Il est valable à vie mais il disparaît car il n'est pas héréditaire et ne peut pas être transmis aux héritiers.

L'écuyer n'est pas un titre mais plutôt une marque de courtoisie royale pour ceux qui travaillent directement pour lui mais qui ne possèdent aucun titre.

Le gentleman n'est pas un titre mais il désigne un propriétaire de terres, reçues par voie d'héritage.

La gentry ne se détermine donc pas uniquement par la naissance, comme c'est le cas pour la noblesse. La gentry n'est pas non plus exclusivement basée sur la possession de terres, puisqu'un chevalier ou un écuyer n'en ont pas forcément. La royauté, qui ne s'entoure que la noblesse, ne fréquente jamais les gens de la gentry, jugés trop inférieurs. Au début du XIX^{ème} siècle, le concept de gentry s'élargit en commençant à inclure les bourgeois enrichis.

Le peuple

La classe moyenne se divise en deux sous-catégories, basées sur le niveau de vie. Celle des gens qui doivent travailler pour gagner leur vie ; par contre il s'agit de travaux de qualité, plutôt intellectuels, nécessitant une bonne éducation. On travaille mais du côté de ceux qui dirigent et non pas de celui des vulgaires exécutants.

Les manouvriers, les ouvriers, représentent 80% de la population anglaise. Il s'agit de tous les travailleurs manuels, rémunérés par des gages ou par un salaire. Comme l'éducation n'est pas obligatoire, la plupart de ces travailleurs sont mis au travail dès leur plus jeune âge et sont restés analphabètes, créant une large frange de la société ne réfléchissant qu'à court terme, corvéable, arc-boutée sur des contingences simples, incapables d'avoir les moyens de s'élever faute de l'outil scolaire et à défaut de répondre par des mots, répond par la violence ; le tout ayant un impact sur le niveau de vie et donc la durée de vie.

Ce peuple anglais, au début de la Révolution Française, se montre très attentif aux événements français. Afin de dissuader les sujets anglais d'adopter et de mettre en œuvre les idées révolutionnaires françaises, l'Angleterre et derrière elle, l'aristocratie terrienne et financière, va accepter de financer des guerres afin de juguler l'expansion des idées des Lumières françaises dans la société anglaise.

La place de la finance

Comme en France, être riche ne fait un noble. En revanche, être riche peut permettre de grimper dans l'échelle sociale, en particulier au XIXe siècle qui voit l'épanouissement d'une certaine catégorie d'individus : les bourgeois. Les bourgeois sont des commerçants, des hommes d'affaires. Au début du XIXe siècle, avec l'ère industrielle et du commerce coloniale qui se développent, et passe des Caraïbes à l'Inde, certains d'entre eux réussissent à se bâtir une fortune considérable et à se créer un train de vie similaire voire supérieur aux aristocrates. Cet état fait que la noblesse et la gentry vont commencer à fréquenter des banquiers, des commerçants ou encore des propriétaires d'usines ou de mines. Comme pour la noblesse de robe en France, le manque de naissance est un complexe. C'est pourquoi beaucoup de bourgeois achètent des domaines et des maisons de prestige pour se faire passer pour des gentlemen, tout comme en France, des bourgeois cherchent à s'agréger à la noblesse en cherchant à mener le même train de vie.

Un pays proto industrialisé

À côté de cette classe aisée baignée dans la finance, le début du XIXe siècle voit l'apparition d'une autre classe sociale, déshéritée, à l'autre bout du spectre sociétal : les prolétaires.

En effet, si la proto-industrialisation de l'Angleterre lui permet. Compte tenu de la disparité des prix entre les exportations anglaises de drap ou de fer bon marché et celles des pays technologiquement moins avancés ; compte tenu de l'expansion en Angleterre de la construction industrielle qui permettait d'offrir une gamme toujours plus large de produits hautement travaillés, et que nul ne pouvait concurrencer, les chances des autres nations d'atteindre un important développement industriel sur des marchés extérieurs étaient moindres qu'elles ne l'étaient en Angleterre entre 1780 et 1850. Ce développement est due au fait que l'Angleterre est la première nation à échapper, grâce aux innovations en matière de filage et de tissage entre 1733 et 1785, aux servitudes que les métiers manuels exerçaient sur les prix de revient, la baisse sans précédent de ces coûts et du prix des exportations donne à l'Angleterre des avantages exceptionnels dans le commerce international mais créé une nouvelle classe sociale, le prolétariat. En effet, à la fin du XVIIIe siècle, un ouvrier travaillant sur une machine à filer produit en une journée autant que 400 artisans avec un rouet quarante ans plus tôt. On compte alors plus de 50 000 ouvriers opérant sur des machines. Ce qui entraîne la multiplication des importations de coton par cinquante entre 1700 et 1780.

L'effet des gains de productivité sur les prix est tout aussi mécanique puisque celui des filés de coton passe de 36 à 9 shillings entre 1786 et 1801, soit une division par quatre en quinze ans. On compte alors plus de 50 000 ouvriers opérant sur des machines. Ce qui entraîne la multiplication des importations de coton par cinquante entre 1700 et 1780. Au début du XIXe siècle, l'industrie textile représente 8% du PIB anglais, contre 1% un siècle plus tôt. Et les cotonnades, autrefois articles de luxe, deviennent des biens de consommation courante. Dans le même temps, la production de fer est multipliée par six entre 1788 et 1815 alors que, dans le même temps, les coûts sont divisés par deux.

Sur terre, la locomotive à vapeur ouvre l'ère des chemins de fer avec le premier wagon tracté en 1804. Dès lors, les trains transportent les matières premières et relient les usines aux marchés et aux ports qui écoulent leur production, alors qu'auparavant ce trafic s'effectuait en grande partie par voie fluviale, réduisant ainsi les coups et augmentant la production qui cherche alors des débouchés.

De fait, la main d'oeuvre, travaillant, comme en France, dans de petits ateliers au XVIIIe, se trouve alors

regroupée dans des usines au début du XIXe. L'avènement du travail en usine aboutit à une division du travail entre ouvriers. Chaque travailleur, cantonné à une seule tâche, voit son rendement amélioré par la répétition du geste et l'habileté qu'elle est censée induire. De fait, avec l'apparition du prolétariat, qui vent ses bras pour un peu d'argent, sans qu'on lui fournisse le logis et la nourriture pour des horaires plus longs que l'amplitude solaire, l'Angleterre à partir de 1807, n'a plus besoin de la traite, l'ouvrier y supplée.

les menaces de la Révolution

Dès 1788, les événements révolutionnaires américains puis français et irlandais s'imposent rapidement dans le débat public en Grande-Bretagne. En 1790, « la Révolution française est à l'origine d'une guerre idéologique d'une ampleur sans précédent en Angleterre, une guerre qui polarisa l'opinion politique entre loyalistes et radicaux »¹. Le républicanisme, ses formes et son idéologie, deviennent une ombre menaçante portée sur une tradition politique séculaire et alors bien établie. Les autorités anglaises vont donc s'attacher par tous les moyens en leur possession à discréditer la notion même de républicanisme. Si l'Angleterre reste assez imperméable aux changements sociaux et politiques qui se produisent aux Etats-Unis puis en France, elle est secouée par des signes inquiétants, tout au long du XVIIIe siècle où les manifestations et les émeutes violentes prolifèrent. La dernière décennie du XVIIIe siècle voit d'innombrables vagues de révoltes au travers de violence collective. Toutefois, la violence reste locale et se limite à des émeutes de subsistance, qui sont la réponse à des privations socio-économiques causées par la guerre contre la France.

Ces révoltes restent avant tout rurales, inspirées par des questions matérielles, les radicaux-réformistes urbains, qui représentant la plus grande partie du mouvement favorable à la réforme, échouent à exploiter ce mécontentement populaire. Toutefois, cette montée du radicalisme, apparenté à un jacobinisme politique, inquiète dans les cercles gouvernementaux. « Lorsque le spectre de la révolution se dessina, une campagne de répression légale fut mise en place, que certains historiens ont appelée un règne de terreur »². À côté d'une répression légale, une vague de propagande médiatique se met en place, à travers les caricatures, « étalée sur plus d'une vingtaine d'années a contribué à museler les réformateurs radicaux et à dénigrer le mouvement révolutionnaire et républicain américain, français et irlandais »³. Napoléon incarnant la stabilité d'une Révolution victorieuse, ne peut être que l'ennemi de ce conservatisme anglais pétri d'anglicanisme moralisateur.

Ainsi, afin d'éviter des troubles politiques internes liés à des révoltes frumentaires et un jacobinisme urbain, le Gouvernement fait de la France le point de focalisation qui permet de détourner les problèmes. Dès lors tout ce qui peut se montrer trop français est dans l'oeil du cyclone : ainsi le journal *the Times*, du 10 juillet 1804, se plaint amèrement de ce que plusieurs journaux de Londres, trop attachés, dit-il, aux principes français, cherchent à endormir le public et la nation dans une fausse sécurité, en répétant que l'invasion des Français n'est point encore prochaine. Le *Times* assure

¹Michael Davis, « Le radicalisme anglais et la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 342 | octobre-décembre 2005

²Michael Davis, « Le radicalisme anglais et la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 342 | octobre-décembre 2005

³Pascal Dupuy, « Vue d'Angleterre : les mouvements révolutionnaires de la fin du XVIIIe siècle ou le rejet du républicanisme dans les images », *La Révolution française* [En ligne], 11 | 2016

« que les préparatifs de la France sont aussi avancés qu'ils sont formidables ; que l'Angleterre ne fut jamais aussi près de la catastrophe, et que si elle doit être détruite, elle le sera surtout par l'aveugle confiance dans laquelle on cherche à entretenir le peuple. »

LA RETRAITE ANGLAISE D'ESPAGNE EN 1809 PAR UN TEMOIN FRANÇAIS

« L'échec, essuyé par leur arrière-garde, acheva de mettre la confusion dans les rangs des troupes anglaises qui secouèrent entièrement le joug de la discipline. A Villafranca elles se livrèrent à toutes sortes d'excès d'ivrognerie et de pillage. Cette malheureuse ville éprouva de la part de ses alliées toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Du reste cette retraite de l'armée anglaise s'Astorga à la Corogne offrit partout l'image du plus effroyable désordre.

A partir de Villafranca jusqu'à la Corogne, le route fut tous les jours couverte de fusils, de sacs, de canons espagnols (car il paraît que les anglais n'avaient amenés avec eux que des attelages). Ils laissaient surtout une grande quantité de chevaux déferés, qu'ils étaient pour cette raison obligés d'abandonner, mais toutefois après les avoir tués d'un coup de pistolet dans la tête, afin qu'ils ne puissent pas nous remonter. Mais à la Corogne, dans la confusion qui présida à leur embarquement, il paraît que le temps leur manqua pour l'exécution de ces espèces d'hécatombes; on en trouva dans cette ville une très grande quantité, presque tous déferés, mais qu'on s'empresse de rétablir dans les différents corps où ils furent distribués, pendant les quelques jours de repos que prit le 2e corps dans les environs de St Jacques de Compostel, lesquels étant tous niquetés, demeurèrent très reconnaissables dans les rangs de nos escadrons.-

A Céréal, les dragons de notre division (du 18e et 27e régiments) s'emparèrent d'un convoi d'argent laissé dans les voitures abandonnées par les conducteurs ».

ANALYSE GENERALE SUR L'ARMEE DE GEORGES III

L'armée britannique est créée en 1707, avec l'unification de l'Ecosse et de l'Angleterre suite au "Union Act" qui unis les deux royaumes de façon permanente et donna naissance au Royaume-Uni de la Grande Bretagne. Durant le règne de Oliver Cromwell, l'armée fût l'instrument de suppression et re-colonisation anglaise en Irlande. Cette armée, afin de construire un empire, fût engagée successivement contre les Pays-Bas, l'Espagne, la France, les Etats-Unis ainsi que les populations indigènes pour la suprématie de l'Amérique du Nord, l'Afrique et les Caraïbes.

Pendant les guerres napoléoniennes, la Grande-Bretagne avait une puissante flotte mais une petite armée. Les britanniques se méfiaient de l'armée car elle était considérée comme l'instrument du roi et pas du parlement, qui pouvait l'utiliser afin de dissoudre le parlement et rétablir un régime despotique. Il est intéressant à noter qu'avant les victoires de Wellington, l'armée britannique n'était pas considérée comme capable de battre les armées continentales et que la proposition d'envoyer une armée britannique aider les russes en 1807 fût considéré par la population comme complètement absurde.

Effectifs et garnisons de l'armée britannique

Pendant les années 1790s, l'ordre de bataille britannique contenait :

- 30 régiments de cavalerie (3 de gardes, 7 de cavalerie, 6 de dragons et 14 de dragons légers)
- 88 bataillons d'infanterie (7 de gardes et 81 d'infanterie)
- 4 bataillon d'artillerie à pied et 1 bataillon d'invalides (chacun

composé de 10 compagnies)

En Janvier 1805, l'armée britannique avait un effectif de 161.800 soldats :

- 124.500 Fantassin
- 17.000 Artilleurs et Génie
- 20.300 Cavaliers

Le problème qui se présentait au ministre de la guerre était de savoir comment déployer ces forces pour 1) défendre le pays contre une invasion française, 2) la mise en place de garnisons afin de défendre l'empire et 3) de créer si nécessaire un corps expéditionnaire pour intervenir sur le continent européen.

En janvier 1805, l'armée britannique était déployée de la façon suivante :

- 66.000 en Angleterre
- 34.000 en Irlande
- 22.500 dans les Indes et le Ceylan
- 15.300 dans les Caraïbes
- 6.500 à Malte
- 4.500 à Gibraltar
- 4.200 au Canada

L'entraînement et la qualité de l'armée britannique

L'entraînement des troupes britanniques était d'un haut niveau. Les rangs étaient composés principalement de volontaires, contrairement à l'armée française qui était composée essentiellement de conscrits.

« Contrairement au soldat britannique qui reçoit un entraînement de 6 mois minimum, le soldat français après 1805 en recevait à peine 2 ou 3 semaines, se considérant chanceux s'il avait eu le temps d'apprendre les bases de son maniement d'armes. » - PJC Elliot-Wright.

Cette différence d'entraînement est certainement plus liée au fait que la France n'avait pas de barrière naturelle comme la Manche pour la protéger de ses ennemis et devait toujours avoir des énormes armées sur les divers champs de bataille qu'autre chose. Les guerres s'enchaînaient une après l'autre sans avoir assez de temps pour pouvoir offrir à ses soldats un entraînement de cette qualité.

Voici ci-dessous une liste du nombre de cartouches que chaque soldat disposait lors de son apprentissage au tire du fusil :

- « Rifles » britanniques – 60 cartouches et 60 « à blanc » par homme
- Schutzen et Jagers prussiens – 60 cartouches par homme (1811-1812)
- Infanterie légère britannique – 50 cartouches et 60 « à blanc » par homme
- Infanterie prussienne – 30 cartouches par homme
- Infanterie britannique – 30 cartouches par homme
- Infanterie autrichienne – 10 cartouches par homme (1809)
- Infanterie française – 6 cartouches et 3 « à blanc » par homme (1805)
- Infanterie russe – 6 cartouches par homme

Le plus haut niveau d'organisation militaire en Grande-Bretagne était celui du régiment. L'esprit de corps fût garanti en honorant la tradition de chaque régiment, ainsi qu'une réputation du soldat britannique pour le courage et la ténacité au combat. La discipline et le courage de l'armée britannique étaient reconnus mondialement.

« Quoique sévèrement engagé dans la bataille, je me décidâmes de suivre leurs mouvements. Le 88th Foot reçut l'ordre de se déployer en ligne tout en continuant de marcher vers leurs adversaires, qui semblaient les attendre avec beaucoup de sang froid. Lorsqu'ils s'approchèrent de 300 ou 400 pieds de leurs lignes, les français tira une salve et puis commença un feu roulant de droite à gauche. Dès que le premier régiment britannique s'avait remis du choc de la salve, et remplit les vides laissés dans leurs rangs, ils commençâmes à marcher au pas accéléré jusqu'à ce qu'ils

se trouvaient à 50 pieds de la ligne adverse ou ils s'arrêtèrent, lâcha une salve et puis, sans une pause, cria un grand 'Huzza' avant de charger. Les français étaient en train de recharger leurs armes mais, la rapidité de l'attaque britannique n'ayant pas laissé le temps de finir leur manipulation, se retourna et regagna le village dans un 'arrive qui peut' ». – Rifleman Costello.

Bien que l'armée britannique était une des meilleures armées européennes et goûta à de nombreuses victoires, elle a également connue la défaite.

Entre 1700 et 1815, les britanniques fient battus par les français dans une soixantaine de batailles, ils étaient battus lors de la guerre d'indépendance de l'Amérique ainsi qu'obligé de se rendre au siège Saratoga entre 1775-1783. Durant la campagne dans les Pays-Bas entre 1793-1794, leur corps expéditionnaire attirait des critiques de la part de leurs alliés :

«...l'épouvantable conduite de leurs officiers, laissant leurs hommes à leurs propres moyens, et l'amour qu'ils avaient pour le goût du vin. Cette armée est une honte. Leurs manœuvres et maniements d'armes dataient de vieux règlements depuis dépassé, les bataillons sont de la pire qualité... » - P. Haythornthwaite.

La guerre en Espagne n'était pas une campagne éclair. En 1809, le corps expéditionnaire britannique sous les ordres de Sir John Moore abandonna la péninsule aux abois de l'armée française. Dans leur précipitation de quitter le pays, les soldats britanniques abandonna les chariots remplis de blessés et de mourrant sur le bord des routes.

« La route était semée sur des kilomètres par des armes, havresacs, gibernes et autres matériel abandonnés ainsi que par les morts et les blessés. » P. Haythornthwaite.

Il est intéressant à noter que l'historien britannique, Jac Weller, ne considère pas les batailles de Wellington en Espagne comme des « grandes victoires ». A Salamanque, Wellington n'arriva pas à exploiter sa victoire et l'ennemi à pû s'échapper. Aux batailles de Fuentes de Onoro et Talavera, il était à deux doigts du désastre. Pour les français, la bataille de La Corogne est une victoire, les britanniques la réclame comme leur victoire mais les espagnols considèrent cette bataille comme une victoire française. La majorité des sièges de Wellington fût un échec et, pour le cas de celui de Burgos, une défaite très coûteuse.

Les généraux français avaient une bonne opinion des troupes de Wellington. Le général Maximilien Foy écria ceci à leur sujet :

« Leur talent et leur intrépidité est navigant sur les océans à toujours était inégalé. Leur nature fébrile et leur amour de voyager font d'eux des excellents candidats pour le métier de soldat, et ils possèdent une très grande qualité sur le champ de bataille – le sang-froid. La gloire de l'armée britannique est principalement basée sur une excellente discipline, et le sang-froid et courage robuste de son peuple. En vérité, nous ne connaissons aucune autre armée qui est plus disciplinée...En conclusion, il peut être dit que l'armée anglaise dépasse toutes les autres nations du monde en terme de discipline ainsi que quelques particularité de l'organisation militaire interne... »

Mais l'armée britannique fût aussi une des armées les plus lentes d'Europe, sauf probablement pour la Light Division et la

cavalerie. Le général Thiebault écrit que la dispersion de l'armée française en Espagne la mettait dans une situation désespérée mais que la lenteur de mouvement de l'armée britannique la sauva à moult occasions. Le soldat français savait comment faire pour s'approvisionner sur le terrain – bien que cela l'attire les foudres violentes de la population locale. Wellington avait écrie : « Cela est surprenant que l'ennemi a réussi de rester aussi longtemps dans ce pays. Avec toute notre argent, notre système de ravitaillement et nos contacts dans ce pays, je peux vous assurer que je ne pouvais pas garder une division au-delà de deux mois dans un endroit ou ils en arrivent à garder 60.000 hommes et 20.000 animaux pendant la même durée. » Le professeur Barbero ira jusqu'à écrire : « Contrairement aux français, les Alliés (surtout les britanniques) particulièrement incapable de survivre sans leur système de ravitaillement. Mais lorsque les rations fût réduite momentanément, l'indiscipline augmenta d'une façon radicale. Durant les dures journées après la bataille de Talavera par exemple, les divisions du Wellington ont eu beaucoup de mal à garder leur cohésion et même plus tard pendant la campagne de Waterloo en 1815, nous trouvons Wellington avouer à ses alliés prussiens : 'Je ne peux pas me séparer de mes tentes ou de mon ravitaillement. Mes troupes doivent être bien nourries et bien logées...' A la fin de la bataille de Waterloo, Wellington et Blücher décidâmes ensemble que ça serait les prussiens qui effectueront la poursuite des français. Cette décision est souvent expliquée en citant la fatigue de l'infanterie de Wellington mais les troupes de Blücher étaient certainement aussi très fatiguées. Cette décision à certainement plus liée à la façon lente que les britanniques avaient l'habitude de manœuvrer. »

une armée d'Ancien Régime : le règne des peines corporelles

Le fouet était dans l'armée britannique une punition courante mais qui nécessitait une court martial. La limite du nombre de coup de fouet était bien supérieur a 1.000 coups et la punition pouvait être administrée en plusieurs fois, et l'unité de mesure était la centaine de coups. D'après mes lectures, il semble que la punition le plus courante était de 1.000 ou 1.200 coups. Toujours d'après ces mémoires de soldats, il ne semble pas y avoir eu plus d'un ou deux par ans et par bataillons (même si ces condamnation impliquait souvent plusieurs hommes). Ces punitions étaient données devant tous le bataillon par les tambours. Le prisonnier étant attaché à un triptyque formé avec les piques des sergents. Le fouet de la Navy était très différent c'était un long fouet de cuir tressé avec des noeuds. Une condamnation dans la Navy à plus de 4 douzaine équivalait à la peine de mort. Le niveaux de punition supérieur était la peine mort par peloton d'exécution. Ce type de punitions semble avoir été assez rare. Les témoins de ces exécutions sont dans leur récits toujours choqué. Il semble que ce type de punitions étaient très rare. Toute la brigade (voire toute la division ou au moins toutes les unités présentes) après l'exécution les troupes défilaient devant le corps ayant pour ordre de regarder le corps (eyes left). Le coup de grâce était donné par le tambour avec un gros pistolet.

